

Le quartier de la Placette ou l'âme d'une ville.

Francine CABANE

membre résidant

Résumé : La Placette à Nîmes est un village dans la ville. Ce quartier qui a une longue histoire s'est construit autour d'un lieu mythique et emblématique, une petite place, sans nom véritable mais habillée d'une « âme », revendiquée par les habitants. Connue de tous les Nîmois, la Placette séduit par son originalité, sa couleur, ses petites maisons basses, son côté populaire et bon enfant et le brassage des populations qui y vivent, comme à un carrefour. A travers son histoire et celle des familles qui ont peuplé ses rues seront abordées les notions d'identité de quartier, si spécifique de la réalité urbaine nîmoise et la découverte d'un patrimoine riche, diversifié, populaire, accessible à tous.

*

* *

Cette communication s'intitule « La Placette ou l'âme d'une ville » ; elle aurait pu s'appeler aussi « La Placette ou le patrimoine pour tous », reprenant ainsi le thème choisi cette année 2021 pour les Journées Européennes du Patrimoine, à savoir le patrimoine dit inclusif. On connaissait le patrimoine, monumental, vernaculaire, industriel, rural, immatériel ou encore sonore, artistique, culinaire ; il faudra désormais y ajouter cette notion du patrimoine qui s'adresse à tous, qui permet à des personnes de tous horizons géographiques ou sociaux, très différentes dans leurs goûts, leurs aspirations, leurs enthousiasmes, leurs curiosités d'aller vers le patrimoine, de s'y intéresser, de se l'approprier. Je me suis demandé quel patrimoine à Nîmes pouvait ainsi s'adresser à tous. Il m'a semblé que la Placette, quartier bien connu des Nîmois, par la richesse et la diversité de son patrimoine permet à chacun une appropriation personnelle. La promenade que je vous propose ne sera ni chronologique, ni géographique ; c'est une promenade dans des lieux, des émotions, des souvenirs, des histoires qui font l'âme d'un quartier et qui peut ainsi toucher chacun d'entre nous. Qu'il me soit permis de remercier trois confrères de l'Académie qui ont nourri par leurs connaissances et leurs souvenirs ce propos ; je veux parler de Bernard Simon, président du comité de quartier de la Placette, de Robert Chalavet et de Christian Polge.

La Placette est une petite place sans nom, hormis ce diminutif attachant, située à l'Ouest de l'Ecusson entre les allées Jean Jaurès et le boulevard Victor Hugo et vers laquelle convergent huit rues. Georges Gros, conteur nîmois, a écrit un livre qui rassemble les témoignages des habitants et il l'a intitulé : « *La Placette, nombril du monde* ». J'ai choisi de lui emprunter ces quelques lignes et des mots forts qui seront pour nous des clés pour tenter de découvrir l'âme de ce quartier :

Écoutons-le : « C'est vrai qu'il est là le nœud de vie, lié par des eaux souterraines à la source, mère de la ville... C'est vrai encore que par les huit rues, huit vents soufflent sur la Placette et leurs noms chantent l'ampleur du monde, cisalpin du maître, le magistral, le mistral. Ainsi donc les contes qui y naissent, protègent-ils l'enfance et la vieillesse par la tendresse de ce diminutif « ette » si cher aux Nîmois. Placette des bancs, des seuils, des fenêtres basses où se peut accouder pour causer celui qui passe... Placette des petits cafés, des boutiques familières aux visages connus. Mais aussi, carrefour des passagers du vent : Nante Frigoule, trafiquant magique des parfums de garrigue, Sinbad le marin de Valdegour qui rêve de la mer, Louis le vieux cycliste de la foire St Michel ou Nène, la petit gitane, héritière des grands voyageurs. Sans compter la bande des gandrads remuants et batailleurs qui illustrèrent l'épopée placetienne. Mais enfin, Placette de la jeunesse musicienne, où l'on danse aux Férias, toutes les couleurs et tous les temps mêlés... »¹

Toutes les couleurs mêlées...



La maison d'Olivier Jullian rues de l'Hôtel Dieu et Bec de Lièvre (©photos F.Cabane)

La couleur vous saute aux yeux quand on entre dans le quartier de la Placette depuis les allés Jean Jaurès. Une maison très originale occupe un bloc triangulaire entre les rues Hôtel-Dieu, Bec de Lièvre et Benoit Malon. Son propriétaire, enseignant à la retraite, est un homme plein de talent, d'humour, d'engagement militant, écologiste et humaniste. S'inspirant du *trencadis*² du maître catalan Antoni Gaudi, du *Street Art* qui offre l'art au regard des passants, du *Ready made* et de l'*Arte Povera* qui réutilisent les objets du quotidien ou les débris cassés pour en faire des œuvres d'art, il a incrusté dans les façades de cette grande maison mille éléments de céramiques colorées qui racontent ses passions. Celles-ci sont multiples et les murs sont des livres ouverts à la gloire du soleil, du cyclisme, du vent, de la Nature, de l'Histoire évoquant au passage de grands hommes comme Jean-Jacques Rousseau, Voltaire ou Zola avec de belles citations : « « Qu'importe les victimes que la

¹ GROS, Georges, *La Placette, nombril du monde : réflexions et témoignages*, Editeur : Christian Lacour Nîmes, 1988

² *trencadis* : mosaïque à base d'éclats de céramiques cassées

machine écrasait en chemin »³. Cicéron « *Docere, delectare, movere* »⁴, et William Blake « *Where any view of money exists, art cannot be carried on but war only* »⁵ sont convoqués et les mots gravés dans le béton vous invitent à moins dormir et à rêver plus « *Duerne menos y suena mas* » !

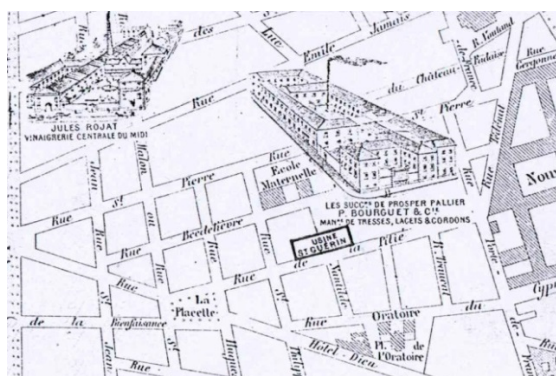
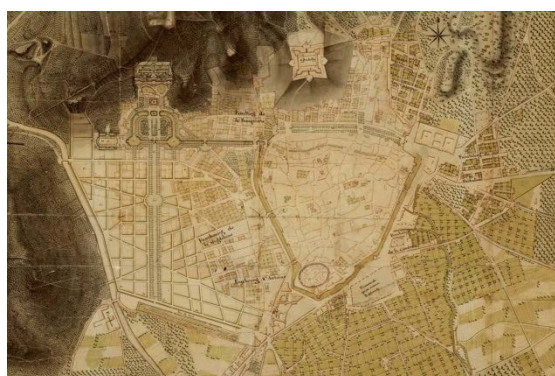
La maison de Monsieur Jullian fera un jour partie, sans aucun doute, du patrimoine reconnu de la ville et de la région mais, pour le moment, elle est, à l'entrée du quartier, une invitation colorée, vivante, engagée, artistique, multiculturelle, ouverte à tous les horizons et aux vents de l'Histoire.

Tous les temps mêlés...

L'histoire des lieux remonte à des temps anciens. Situé dans l'enceinte antique, près des allées Jean Jaurès où les archéologues ont trouvé en 2006 de nombreux vestiges dont la belle mosaïque de Penthée aujourd'hui au musée de la Romanité, cet espace est habité à l'époque romaine par des potiers et des artisans qui travaillaient en périphérie le long du rempart dont le tracé correspond à l'actuelle rue du Cirque romain. Les bases de tours repérées dans cette rue lors de fouilles sont bien celles de la grande enceinte augustéenne et non d'un cirque qui fut sans doute situé ailleurs dans la ville.

Le quartier a été traversé au Moyen Age par les nombreux pèlerins qui, se rendant à St Jacques de Compostelle ou à St Gilles, faisaient étape à Nîmes. Les étrangers qui entraient dans la ville empruntaient ce qui est aujourd'hui la rue de l'Hôtel Dieu dont le nom évoque le grand hôpital créé en 1313 près de la porte St Antoine par un riche marchand lombard, Raymond Ruffi. En 1483, les consuls de Nîmes, inquiets des épidémies de peste à répétition à l'intérieur de l'Ecusson, rachètent le vieil hôpital Ruffi, l'agrandissent et y regroupent sous le nom d'Hôtel-Dieu quasiment tous les hospices installés jusque-là intramuros. La Placette a gardé de cette époque où le soin aux indigents, aux lépreux, et aux pauvres marquaient l'espace, des noms de rues qui rappellent cette fonction de charité : rues de l'Hôtel Dieu, de la Pitié ou de la Bienfaisance. En ces temps lointains, jardins et vergers maintenaient un caractère rural et champêtre jusqu'aux portes de la ville.

Les gandards remuants et la population ouvrière



³ ZOLA, Emile, *La bête humaine*, (série Les Rougeon Macquart) 1890

⁴ CICERON, (*Docere, Delectare, Movere* : Instruire, charmer, émouvoir)

⁵ BLAKE, William, *Laocoon*, 1820 (traduction de la phrase : « Quand la vision de l'argent l'emporte, l'art ne peut pas continuer mais seulement la guerre »)

Au milieu du XVIII^e siècle, à l'occasion de travaux de dégagement de la source de la Fontaine qui met au jour le sanctuaire antique, l'ingénieur du roi, Jacques Philippe Mareschal crée un magnifique jardin public et conçoit l'idée d'une ville neuve à l'Ouest de la cité médiévale. Il organise dans les années 1770 de nouveaux quartiers autour d'un axe monumental appelé Cours Neuf (allées Jean Jaurès) et espère que celui-ci deviendra une zone résidentielle pour notables fortunés. La fin perturbée du siècle retarde l'urbanisation prévue mais celle-ci se réalise au début du XIX^e siècle sous la pression d'une poussée industrielle extraordinaire. Le Cours Neuf accueille des entreprises industrielles par centaines et les rues se peuplent densément d'une population ouvrière venue des campagnes environnantes, Vaunage et Cévennes. La plupart de ces migrants sont protestants et se regroupent dans les rues qui entourent la Placette. Celles-ci recèlent de nombreuses entreprises textiles où on travaille soie, laie et coton pour produire ces fameuses toiles bleues mais aussi des indiennes aux couleurs chatoyantes. Les entreprises de confection, de bonneterie et chaussures sont également nombreuses. La fabrique de « *fafiots* », petites chaussures d'enfants taillées dans des cuirs souples d'agneaux ou de chevreaux, devient une spécialité industrielle de la cité, tel qu'en témoigne encore la grande bâtisse ouvrière d'Isidore Coulet au coin des rues Natilde et de la Pitié. On trouve aussi des fabricants de cordons et de lacets comme les entreprises Samuel Guérin et Prosper Pallier.



La Placette au début du siècle – carte postale ancienne (©coll. particulière)

Le quartier, grouillant de population entre 1850 et 1950, est un village dans la ville. Tous les petits métiers y sont représentés et les rues résonnent des mille bruits liés aux activités des nombreux artisans : menuisiers, affuteurs, ferronniers, électriciens... On trouve aussi une écurie avec des vaches dans la rue Bec de Lièvre, entre la rue Benoit Malon et la rue Hugues Capet, où les ménagères viennent avec leur bidon en fer blanc, acheter le lait cru. Ces vaches vont parfois manger dans le Cadereau qui coule à ciel ouvert à l'ouest du quartier, là où les enfants ramassent des vers pour la pêche.

Les commerces sont innombrables et la Placette proprement dite en regroupe beaucoup :

deux boucheries, deux boulangeries, une pharmacie, un tabac, un fleuriste, un pressing, un magasin *Le Bon Lait*, un coiffeur. Sur cette petite place, on ne compte pas moins de quatre cafés : l'Harmonie (qui deviendra la Movida), l'Union (qui deviendra le Rugby Bar en 1961), le Nouveau Bar, le Claridge à l'angle de la Place et des rues Hugues Capet et de la Pitié. On y refait le monde et les personnages du quartier sont passés en revue : Nicetta, le poissonnier de la rue Emile Zola, dont le fils, champion de course à pied du Languedoc, était mort d'avoir trop couru, Pierre Brugueirolle le pharmacien dont René Felgeirolles, habitant de la Placette, nous dit « *C'était un vrai, un pur, un bon pharmacien social...* », Cadière, la marchande de poireaux des vignes, le bougnat qui vendait du charbon et du vin à consommer sur place, le marchand de chaussettes avec sa valise entrouverte à son cou qui était une figure de la ville en raison de ses formules sonores « *chaussettes pour les pieds, chaussettes pour le travail, chaussettes pour habiller* » et qui, aux arènes, hurlait à travers les gradins « *cacahuètes rôties, cacahuètes salées, cacahuètes pourries* ». Dans ce concert de personnages aussi surprenants qu'attendrissants, émergent aussi la figure de Garnero, l'aiguiseur italien qui faisait jaillir des lames qu'il affutait, des étincelles rouges et bleues tout en chantant des airs d'opéra...



Manifestation républicaine 1909 (©site Nemausensis)

Ces ouvriers sont connus pour leur engagement républicain. Le quartier bouge lors des révolutions de 1848, de la Commune en 1871 et surtout à partir de 1875 où la République naissante anime les cœurs. Les habitants exigent que les noms de rues où se côtoyaient depuis 1824 des rois et des saints, soient changés pour faire place à des noms de militants socialistes comme Benoit Malon, de responsables syndicalistes tel Fernand Pelloutier ou d'écrivains engagés comme Zola.

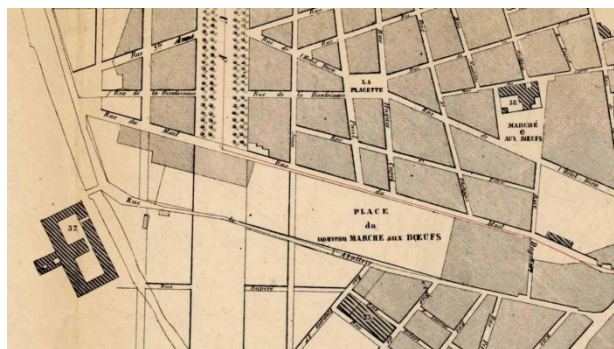
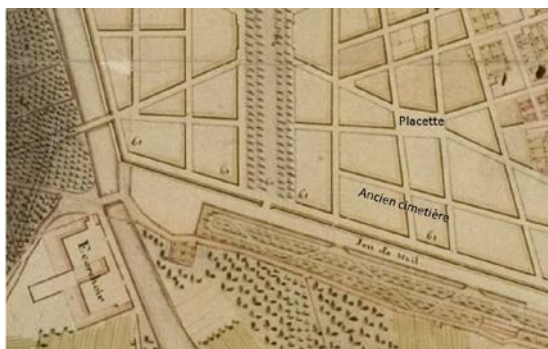
Lors de la fête de la Placette en 1909 une grande banderole affirme l'adhésion populaire à la « République sociale ». Les affrontements avec les jeunes des quartiers royalistes et

catholiques comme l'Enclos Rey sont nombreux et perdurent jusqu'au début du XX^e siècle.

« *Malheur aux intrus du quartier de l'Enclos Rey qui par mégarde s'aventurent dans nos rues car eux sont papistes et royalistes et souvent mon grand-père m'a raconté que leurs rencontres finissaient en pugilats au nom de leurs sacro-saintes idéologies politiques ou religieuses*⁶ ».

Le marché aux bestiaux

A la fin des années 1840, à la place d'un cimetière et du vieux jeu de mail⁷, la municipalité Girard (1832-1848) décide de construire sur une grande étendue un nouveau marché aux bestiaux, destiné à remplacer celui, trop petit et mal commode, situé à l'emplacement du futur temple de l'Oratoire.



Le jeu de mail et l'ancien cimetière - plan Mareschal 1755 encre sur papier, (© MVN)

Plan de Nîmes 1849, Liotard (©Archives municipales)

Vaste ensemble, le marché aux bestiaux devient pour un siècle (1850-1957) le cœur battant du quartier. Chaque mercredi et jeudi, les bouchers et grossistes de toute la région, venus parfois de loin, achètent sur pied les animaux, vaches, porcs, moutons qui sont ensuite conduits aux abattoirs installés de l'autre côté du Cadereau (à l'emplacement actuel de l'école maternelle Pauline Kergomard rue Henri Révoil).

Pendant les jours de marché, l'animation est à son comble. Les « *tocabioù* » ou « *toucheurs de bestiaux* », armés d'un bâton sans aiguillon pour ne pas percer la peau des bêtes, conduisent à pied à travers la ville un troupeau de trois à six, voire dix bêtes, constitué des achats du jour de tel ou tel maquignon. Partis de la rue du Mail, ils rejoignent le pied du viaduc du chemin de fer par la rue de Saint Gilles jusqu'à la route d'Avignon où ils rebroussement chemin pour rejoindre la gare des marchandises où le bétail est embarqué. Ils touchent ainsi quelque argent. Plusieurs d'entre eux sont des « *raseteurs* » connus qui le samedi et le dimanche participent aux courses camarguaises. Ces personnages, pourtant sportifs de haut niveau pour quelques-uns, n'ont pas alors la reconnaissance, ni le statut social qu'ils ont aujourd'hui dans notre région⁸.

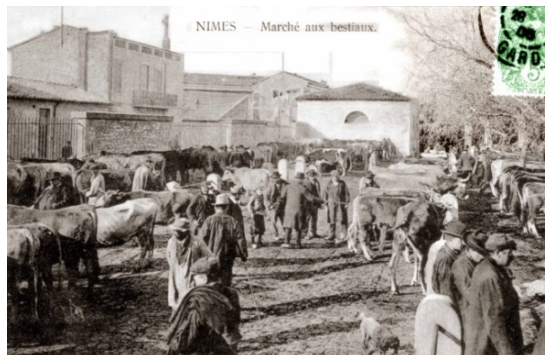
Les familles installées autour du marché aux bestiaux louent une chambre et offrent le gîte et le couvert contre une modique somme aux maquignons, bouchers, grossistes venus

⁶ Propos de René FELGEIROLLES Souvenirs de la Placette

⁷ Jeu de mail, sorte de jeu de cricket très populaire au XVII^e siècle, construit à Nîmes en 1637 par Jean Giraudenc, lieutenant du prévôt de la maréchaussée.

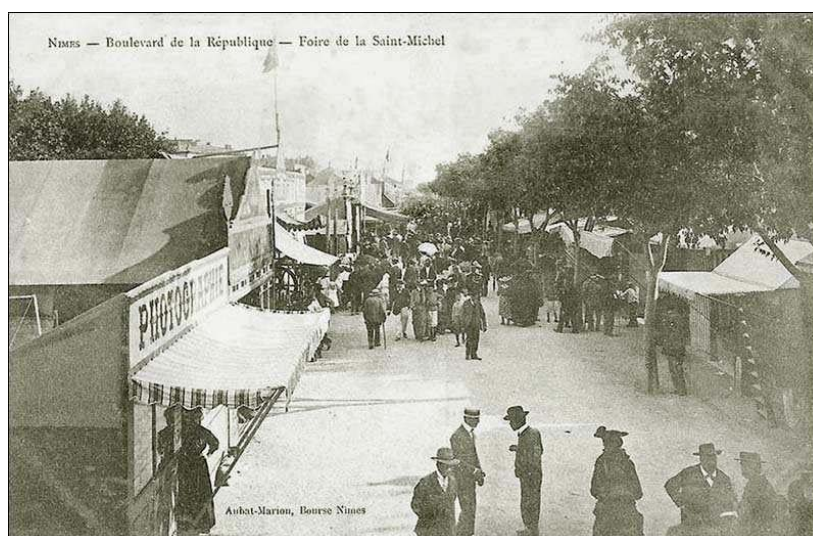
⁸ Robert Chalavet, académicien, souvenirs d'enfance à la Placette

vendre ou acheter les bêtes. Les transactions se font à l'ancienne, en se tapant dans la main, geste qui témoigne d'une confiance impossible à transgresser. Les enfants gagnent trois sous en s'occupant des animaux à qui il faut distribuer eau et nourriture.



*Vue aérienne du marché aux bœufs (@photo Jean Pey)
Le marché aux bestiaux, carte postale ancienne (@coll. particulière)*

L'autre animation pour les habitants du quartier est, deux fois par an, au printemps et à l'automne, le retour de la foire sur le Jean Jaurès. Longtemps cantonnées sur l'Esplanade ou les boulevards, les foires s'installent en 1921 et pour longtemps sur le Jean Jaurès, amenant leurs cortèges de forains qui font vivre les commerces des environs et un brassage extraordinaire de la population nîmoise. Combien d'idylles et de mariages se sont noués autour des manèges dans le flon-flon des musiques foraines !



*La foire de la St Michel sur le boulevard de la République (allées Jean Jaurès)
(@carte postale ancienne-collection particulière)*

Les maisons et les cours de la Placette

Les rues semblent assez minérales, bordées de maisons basses avec un seul étage mais lorsqu'on pousse certaines portes, s'ouvre alors un couloir qui traverse une cour souvent fleurie et végétalisée et permet de rejoindre la rue parallèle.



Cour d'une maison ouvrière et passage entre deux rues (photos F.Cabane)

Les maisons ouvrières abritent en général deux familles, une au rez-de-chaussée et une à l'étage, chaque appartement ayant sa cuisine donnant sur la rue pour jeter les eaux usées et une chambre donnant sur la cour. Celle-ci, de petite taille, accueille des espaces communs : le puits, les WC et parfois une pièce pour laver le linge. Les enfants y inventent toutes sortes de jeux et parcourent aussi le quartier de leurs cris et de leurs rires. Gilles, le héros du roman « Serre Paradis » d'Elisabeth Barbier, habite dans l'entre-deux guerres, dans une de ces petites maisons de la Placette où il fait bon se réfugier dans la cuisine les soirs d'hiver : *« La cuisine sentait la soupe et l'huile chaude. Des beignets rissolaient sur le coin du fourneau. Gilles en prit un, de ceux qui s'entassaient sur une assiette, dorés, encore fumants, saupoudrés de sucre. Le réveil sur l'étagère, à côté des boîtes Sucre-Farine-Café-Sel-Poivre en rang selon leur taille, l'eau dans la bouillotte du fourneau, le contenu des casseroles, le feu, tout cela ronronnait, chuintait, sifflait, tic-taquait, jouait sa partie dans le concert quotidien »*⁹

La joie du maset

Ces ouvriers du textile, taffetassiers, cardeurs, matelassiers, artisans nîmois ont pour beaucoup d'entre eux un luxe et une passion : celui de posséder un maset sur les hauteurs de la ville, dans les collines des garrigues, du côté de la Cigale, de Castanet, du bois de Mittau ou même plus loin le long de la route d'Alès vers Villeverte.

Le maset, particularité nîmoise à la fois architecturale mais surtout sociologique est totalement patrimoniale. Les Nîmois adorent les mazets. On y monte en famille chaque dimanche, à pied ou avec le tramway de Castanet. Souvent composée d'une seule pièce orientée plein sud « à la cagne », cette résidence secondaire ouvrière répond à un plan quasi immuable. Le long du sentier ou de l'impasse étroite délimitée par deux grands murs de pierre sèche, *les clapas*, un joli portillon en fer forgé vous accueille à côté duquel on peut lire un nom original ou chantant « *Belle vue* », « *Villa Hélène* », « *Sans facouns* », ou « *Pieroulaou* ». L'allée d'iris, les cyprès de bienvenue, la tonnelle, le terrain de boules, la citerne, le jardin d'oliviers, les figuiers parfois des ceps de vigne font partie du décor.

Le maset a aussi ses rites. C'était tout un mode de vie et de sociabilité. René Felgeirolles, habitant de la Placette, raconte : *« C'était notre résidence secondaire. Pendant que nos grands-pères, père et oncles allaient chasser un famélique lièvre, nos grands-mères, mère et tantes préparaient l'anchoïade, grillaient une saucisse en surveillant leur lessive cuite au feu*

⁹ BARBIER, Elisabeth, *Serres Paradis*, Editions Julliard, 1954

de bois sur un trépied surmonté d'une grande lessiveuse toute noire. L'après-midi c'étaient des parties de boules ou de cartes qui n'en finissaient pas car tous trichaient à qui mieux mieux. Pendant ce temps là quelque aïeule nous contait les belles histoires du terroir ».

Les contes de la Placette

Quand on évoque les contes de la Placette, nombreux, on convoque la mémoire d'Antoine Bigot, grand poète nîmois, habitant du quartier, qui écrivit des fables et poèmes dans la langue de Nîmes. Une plaque de céramiques colorées, placée sur le mur de la Movida au coin de la place, évoquait une de ces fables, « Sézette de la Placette ». Cette œuvre d'art fut réalisée en 1997 par le peintre Gérard Lattier ; elle a malheureusement aujourd'hui disparu. Zézette avait, raconte Bigot, « *des poils dans les oreilles et un pois chiche dans la tête mais elle était vive et enjouée et les garçons lui faisaient la cour* ». Un peu trop fière, elle refusa tous les prétendants jusqu'à ce que l'âge venant, elle ne put trouver personne pour l'épouser et pleura sa solitude !



*Plaque de céramique à la gloire d'Antoine Bigot –Placette (© photo F.Cabane)
Statue d'Antoine Bigot par Auguste Bosc au jardin de la Fontaine (©photo F.Cabane)*

Es acò yé disian Sézéto.
Soun pèro èro un racho, osco ! et di Madu
Mai poudié escouta ploùre. Avié pèr lou ségu
Dé ben ou sourél, d'arjen rescoundu,
Sa démuranço à la Placeto.
Un aso, emb'un carétoun blu.

« C'est ainsi qu'on parlait de Cezette. Son père était un pingre, c'est sûr ! Il pouvait écouter pleuvoir. Il avait des biens au soleil, de l'argent caché, sa maison à la Placette et un âne avec une charrette bleue ».

Ce parler continue de vivre au sein d'un atelier d'occitan créé par le comité de quartier en 1996 et qui, pendant des années, a rassemblé autour de Maryse Philibert et de Natacha Chavanieu les amoureux du parler nîmois. Le souvenir d'Antoine Bigot (1825-1897) est

entretenu à travers une autre plaque, posée cette fois sur le mur de l'ancienne école protestante accolée au temple de l'Oratoire où Bigot fut diacre. Né à Nîmes rue de Générac, Bigot n'a jamais voulu quitter sa ville. Protestant, républicain engagé, poète occitan, il s'est souvent opposé à son ami, le poète catholique et royaliste Jean Reboul. Christian Liger raconte joliment comment leurs deux statues continuent leur dialogue, divergent mais amical, aux jardins de la Fontaine. « *Par-dessus les jeux d'enfants et les groupes de touristes, ces deux moustachus de pierre, légèrement tournés l'un vers l'autre, sont comme l'image des divisions mais aussi du consensus sur lequel vit encore cette cité ambiguë* ¹⁰ ».

Bigot n'a jamais voulu rejoindre le Félibrige par goût d'indépendance et parce que disait-il *"Je n'ai pas la prétention d'écrire une LANGUE, mais un PATOIS, le patois de ma ville natale, l'idiome de nos travailleurs, avec sa rudesse et son harmonie. J'ai essayé de noter ce bruit qui s'éteint, ce bruit que j'ai entendu autour de mon berceau, qui a séché mes premiers pleurs et provoqué mon premier sourire"* ¹¹. Il est mort rue Cart et est enterré au cimetière protestant de la route d'Alès.

Une forte implantation protestante



Le temple de l'Oratoire construit en 1870 par Alphonse Granon (photos F.Cabane)

La population du quartier explose dans la 2^{ème} moitié du XIX^e siècle. Les protestants demandent à construire un temple et une école, ce que la municipalité Pérouse accepte en 1856. La construction du temple de l'Oratoire fut une longue et laborieuse entreprise. Commencé en 1857 par l'architecte Noël Chambaud, achevé en 1865 après bien des modifications de plans et des rajouts, le bâtiment est fermé pour dangerosité en 1869.

En 1870, le nouvel architecte de la ville, Alphonse Granon, reprend les travaux mais ceux-ci sont interrompus par la guerre et son départ pour le front. Sa proposition d'une charpente métallique, très novatrice pour l'époque, fait peur et les travaux sont suspendus. A son retour, il parvient cependant à convaincre et à imposer sa charpente métallique. Le chantier aura duré plus de vingt ans, offrant à la ville de Nîmes un temple dit « au livre », parmi les

¹⁰ LIGER, Christian, *Nîmes sans visa ; portrait d'une ville*, Ed. Robert Laffont, Paris, 2001

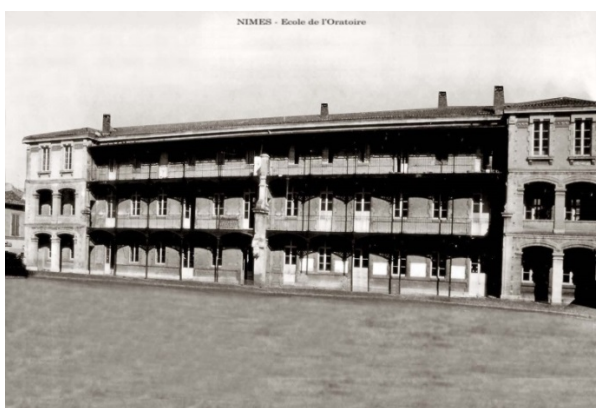
¹¹ BIGOT, Antoine, *La complainte de la tour de Constance*, 1862

plus originaux de la région. L'école protestante dont l'architecture est très soignée s'adosse au temple. Elle accueille au XIX^e siècle jusqu'à 300 élèves puis devient une école maternelle lorsque filles et garçons, non mélangés, rejoignent dans les années 1900 la toute neuve et grande école de l'Oratoire.

L'école de l'Oratoire, une école de la III^e République

La construction de l'école de l'Oratoire fut également un chantier d'envergure. Décidée par la municipalité Margarot en 1882 lors des grandes lois scolaires de la III^e République, elle constitue un des plus beaux exemples d'une architecture prestigieuse destinée à glorifier le rôle de l'école républicaine. Paul Bert, ministre de l'Instruction Publique disait à l'époque : *« L'instruction, c'est la lumière... Il faut que l'école attire l'enfant. Il faut qu'elle ait de belles grandes salles bien aérées, bien ensoleillées. Il faut qu'elle soit ornée, ornementée, parée. Il faut que nous fassions pour elle ce que nos pères faisaient pour leurs églises. L'école, c'est notre église laïque à tous ¹² ».*

Confié aux architectes prestigieux de l'époque, Poitevin et Raphel, le bâtiment, orienté plein sud, offre des éléments de décor soignés et originaux, des briques vernissées, des coursives à chaque étage, de grandes fenêtres qui littéralement boivent le soleil.



L'école de l'Oratoire 1900 (auj école de la Placette) carte postale ancienne (©coll. particulière)

L'école de la Placette - céramiques colorées et angle de la façade (©photo F.Cabane)

La grande école de l'Oratoire accueille un nombre toujours croissant d'élèves. Christian Polge, scolarisé dans les années 1950, raconte : *« Il y avait trois sortes d'élèves : les permanents qui habitaient le quartier, les saisonniers qui étaient les enfants des forains installés sur le Jean Jaurès et qui revenaient deux fois par an au moment de la foire de la St Michel fin septembre et pour la foire de printemps. Des élèves plus occasionnels fréquentaient aussi l'école, c'étaient les enfants de gitans installés temporairement ou durablement dans le quartier¹³ ».*

Réhabilitée en 1989 par les architectes Brunet et Saunier, elle présente l'originalité d'un bâtiment accolé sur la façade ancienne qui cependant a été préservée et dont on peut admirer les éléments de décor cette fois à l'intérieur de la nouvelle école. Une cour de

¹² BERT, Paul, ministre de l'Instruction Publique, Discours à l'Assemblée Nationale du 4 décembre 1880

¹³ Propos de Christian Polge, président de l'APA, souvenirs d'enfance à la Placette

récréation en toiture permet aux enfants de découvrir les toits à leurs pieds et l'horizon du patrimoine nîmois au lointain ponctué par la silhouette de la tour Magne.

L'âme gitane de la Placette

La présence de « Romanichels » sédentarisés est ancienne à la Placette et les personnes âgées évoquent les « piches » comme on disait alors, chiffonniers, ramasseurs de peaux de lapin dont le cri d'appel était « pel de lèbre, pel de lapin », tondeurs de chiens, réparateurs de parapluies, rempailleurs de chaises. Un camp de Gitans plus nomades appelé le « camp de la Consolation », était alors installé sur les bords du Cadereau (actuelle avenue Pompidou) à côté des abattoirs.



Le camp gitan de la Consolation- carte postale ancienne (© coll. particulière)

Michou dans son bar de la Placette - article du Midi Libre (© photo F. Cabane)

Au début des années 1960, le retour des rapatriés d'Algérie et la construction d'immeubles au chemin bas d'Avignon puis dans les quartiers Pissevin et Valdegour entraînent des déplacements de populations. Certains habitants de la Placette quittent les courettes sans confort pour aller vivre dans des appartements considérés comme plus modernes, aérés, avec WC et salle de bains. Les logements ainsi libérés sont proposés aux Gitans de Nîmes déjà partiellement sédentarisés. Une dizaine de familles s'installent soit environ 200 personnes dont le point de ralliement devient vite le *Rugby Bar*. Michou, le patron de ce café, de son vrai nom Ulysse Jean, est un Gitan, originaire de Catalogne. Passionné de corrida et de musique flamenco, il est connu comme le « roi de la Placette ». On raconte même que Jean Bousquet, maire de Nîmes dans les années 1980, le saluait d'un « Bonjour Monsieur le Maire » qui signifiait la place tout à fait particulière de ce quartier dans la ville !

Les Gitans apportent avec eux une force de travail utile dans les entreprises mais aussi des traditions marquées de fêtes surtout lors des mariages et le goût de la musique gitane. Une guitare attend toujours dans le Rugby Bar celui qui se sent inspiré de gratter les cordes et de chanter... Lors des Férias, les Nîmois viennent chercher le dépaysement et une ambiance qu'ils considèrent comme pittoresque.

Un peu plus tard, dans les années 1980, le café voisin sur la place, l'Harmonie, est racheté par la Fédération Léo Lagrange qui accueille à l'étage des étudiants étrangers, amenant ainsi une population jeune venue surtout d'Allemagne et d'autres pays de l'Est de l'Europe. Un bar est ouvert en 1984 au rez-de-chaussée, appelé *La movida* qui, sous l'influence du grand musicien nîmois Guy Labory, devient le rendez-vous des amateurs de jazz. Dans ce lieu à la

mode, on accourt lors des Férias pour écouter Michel Petrucciani, croiser Bernadette Laffont ou Bernard Tapie...

Un vent de culture et de partage



Un vent de culture flotte sur les rues, théâtre, cinéma, musique, peinture, poésie, graffs, tous les arts y sont présents dans une grande diversité et un accès à tous comme le montre la maison d'Olivier Jullian. Symboliquement, le Spot, association du quartier de l'Enclos Rey est venu tendre la main aux artistes du quartier de la Placette en ouvrant un tiers-lieu baptisé Vaisseau 3008. Sorte de réconciliation après tant d'affrontements ! Les 3800 m2 des services d'action sociale et de santé du conseil départemental, situés rue de l'Hôtel-Dieu, libérés et vendus au groupe immobilier Tissot, accueillent pendant 18 mois un projet original et innovant d'espace pluriel regroupant des lieux de vie et de travail pour des artistes venus de tous horizons, graffeurs, peintres, musiciens. Les projets à caractères sociaux en lien avec les associations du quartier comme l'APA (Association Protestante d'Assistance) renforcent la dimension engagée de ce regroupement d'artistes.

En conclusion

René Felgeirolles nous dit : « *Oh ma Placette, je t'aime. Tu m'as appris à regarder les gens avec le cœur, à goûter aux choses simples de la vie. Cette douceur de vivre qui fut la nôtre malgré la dureté du temps, la guerre, les privations, tous ont formé une grande famille dans laquelle souvent les plus forts ont soutenu les plus faibles. Certains de tes enfants occupent dans la cité des postes de responsabilité, ils ont appris de leurs anciens le goût de l'effort, de l'honnêteté, de la probité et pour nombre d'entre eux le message missionnaire de l'Evangile a*

été saisi comme une bouée de sauvetage qui leur permet encore aujourd'hui d'aller vers les autres, de l'enclos Rey à la Placette et bien au-delà... »

Traverser la Placette, c'est traverser le temps, l'histoire, les mémoires superposées. Traverser la Placette est un voyage qui vous transforme et vous émeut. Les pierres y parlent d'amour, de luttes, de labeur, de joies, de rires, d'entraide et vous livrent un message difficile à mettre en mots : l'âme de Nîmes, celle qui flotte sur les toits du quartier au soleil couchant.



Les toits de la Placette (©photo F.Cabane)

Bibliographie :

- GROS, Georges, *La Placette, nombril du monde : réflexions et témoignages*, Editions Christian Lacour Nîmes, 1988.
- GROS, Georges, *Contes de la Placette e dau Cors Nòu*. Editions Marpoc, 1982
- BIGOT, Antoine, *Fablas de Bigot : 23 fables illustrées avec leur traduction française*, édition Lacour-Ollé, 2014
- BARBIER, Elisabeth, *Serres Paradis*, Editions Julliard, 1954
- LIGER, Christian, *Nîmes sans Visa ; portrait d'une ville*, Ed. Robert Laffont, Paris, 2001
- Site Nemausensis : *Anecdotes et histoire de "la placette" de Nîmes, extrait de Histoire de Nîmes au XIX^e et XX^e siècle*.
<http://www.nemausensis.com/Nimes/LaPlacette/AnecdotesSurLaplacette.html>